

Ma grand-mère est une sorcière

Contes et récits sur les femmes de l'ombre

Les contes *Apprendre à compter*, *La tisane du grand savoir*, *La soupe de Lune* sont tirés du répertoire de Roger Lagrave, avec liberté d'inspiration.

Chanté dans le noir

On ne la voit pas

Elle est dans l'ombre

Mais elle est là.

On ne m'entend pas

Mon cœur est sombre

Mais je suis là.

Ecoutez-moi.

Taisa-te, vous savez ce que ça veut dire ?

Et pire, « cala-te » ? Tous ces, « taisa-te », ces « cala-te » que beaucoup de nos mères et de nos grand-mères ont encaissés comme autant de coups de poing dans le cœur.

Dans le ventre de ma mère j'ai reçu tous ces coups, tous ces silences et je me suis dit que quand je sortirai, moi, je parlerai. D'ailleurs, je m'appelle Chantal, sans « e » muet à la fin !

Je fredonne puis je me penche sur la corbeille à ouvrage et en sort une petite pelote rouge, je la prends à 2 mains :

à droite, :

« Taisa-te, N'as prou de pias et puis ça repousse ! » (*Tais-toi, tu en as assez des cheveux*) Elle finit sa tache même si elle a mal.

L'oncle Joseph trouve qu'elle peut rendre d'autres services, par exemple, conduire la jument au champ pour labourer avec l'araire.

« A quella drola es grandetta, per menar lo chivau per laborar lo champ. »

(Cette gamine est assez grande pour conduire le cheval au champ)

La jument lui envoie un coup de sabot dans le ventre quand elle s'approche.

Elle éclate en sanglots.

La voix de l'oncle dit, *à la pelote main droite* :

« Quant é pluraire! De plurar qu'a fa pas lo travail ! Plora qué pissaras mens »

(Quelle pleureuse ! De pleurer, ça ne fait pas le travail ! Pleure, tu pisseras moins !)

- Quel rapport les pleurs et le pipi ?

Elle ravale ses larmes, le champ n'attend pas.

Quelques années plus tard, c'est elle qui tire l'araire à la place de la jument.

Je brandis la pelote, main gauche : Elle a 25 ans. Désormais, elle vit dans une ferme avec son mari. Une vie dans laquelle il n'y a aucune place pour les surprises et l'imprévu. Traire les vaches matin et soir, aux mêmes heures. MOUZE lo matin, mouze lo vespre.

Ce soir-là, elle est invitée à un repas de mariage, au Moulin, avec son mari. Une femme ne sort pas sans son mari, sinon c'est une, *regard réprobateur*, dévergondée, une gourgandine ou une créature !

Sa sœur lui a prêté un beau chemisier et une broche pour la circonstance. Elle essaie de domestiquer ses cheveux frisés, elle pose une rose sur sa bouche. Elle se sourit dans le miroir, elle se trouve jolie. Lui arrive, il a encore son bleu sale du travail de la journée. Il la toise, *à la pelote tendue*, :

« Unte vas mascarada ? » *(Où vas-tu ainsi déguisée ?)*

Je prends la pelote à 2 mains, on est invité, on peut pas y aller comme ça ! C'est juste un peu de rouge à lèvres !

« Yeu, i vau pas. Et tu, Vas pas mouzé ame aquel déguisement ? » *(Tu ne vas pas*

traire les vaches, ainsi accoutrée !)

Pelote à 2 mains, pour une fois, je pensais qu'on pouvait demander au Pierrot de venir traire les vaches...

Elle a juste le droit de baisser la tête. La regarder en baissant la tête.

Elle enlève le beau chemisier pour ne pas le tacher et remet son tablier et part à l'étable. Pose de la pelote rouge dans la corbeille. Je sors une pelote toute chiffonnée :

Elle s'appelait Noélie. A part dans son prénom, elle n'avait sûrement pas souvent rencontré le père Noël, Noélie !

Je la place devant les barreaux de la chaise qui est à cour.

C'était la couturière du village. Les femmes du village défilaient dans sa cuisine, souvent accompagnées d'une fille, petite ou grande, pour commander une robe, celle qu'elles porteraient à la messe de Pâques ou pour une communion solennelle. Elle avait toujours la bouche pleine d'épingles, sûrement les mêmes que celles qui étaient plantées dans son cœur. Quand on la croisait dans le village, elle affichait un sourire permanent.

Noélie vivait avec ses deux parents et un frère, regard en hauteur, lo Julou, un géant au cerveau d'enfant qui grommelait quand il voulait parler. Seules la mère et la sœur savaient traduire. A l'époque, ce n'était pas l'usage de placer les « gens qui n'avaient pas toutes leurs idées » dans des établissements spécialisés. La famille les gardait et ils avaient même une place dans le village. Il promenait ses deux gros bœufs. Tiraba son char ame lo timon sus son espala per pas fatigar los biaus !

(Il tirait son char avec le timon sur son épaule pour pas fatiguer les bœufs)

On disait : « Lo Julou es pas méchant ! As pas totas sas ideias mes cha pas lo cercar, non sa pas... » (Le Julou, il n'est pas méchant, il n'a pas toutes ses idées, mais il ne faut pas le chercher, on ne sait jamais...)

Dans cette maison, tout le monde criait, les hommes surtout. Noélie avait des

problèmes d'oreille, elle le répétait à qui pouvait l'entendre, mais à personne de sa famille. Son avenir était tout tracé : elle était engagée pour la vie au service de la sainte famille, comme on entre dans les ordres. Pas question pour elle de regarder un autre homme que son père ou son frère ! C'était au nom du père et du fils pas trop sain d'esprit ! Comme disait la mère, *elle s'adresse à Noélie*, : « Noélie, qu'os notre baston per lo vieillun » (un bâton de vieillesse) « Quan saren partits, a qu'os elle que gardara lo Julou » (*Quand on ne sera plus là, c'est elle qui gardera le Julou*). Et pourtant elle avait un amoureux *dire comme un secret au public*, un homme l'aimait en cachette et lui sculptait dans le plus grand secret un buffet, en merisier, avec des roses en relief. Mais ce n'est pas à lui que Noélie a dit « oui ». A la mort des parents, elle continua de sourire et à veiller, dans ce silence religieux, sur ce frère qui grognait.

Et c'est seulement après sa mort, qu'elle rangea enfin ses épingles dans une boîte et qu'elle partit à Béziers dans une clinique spécialisée pour se faire opérer des oreilles. Mais c'était un peu tard !

La remettre dans la corbeille, je sors la grosse pelote noire que je pose sur mon ventre.

Elle, c'était Lucie, le ventre toujours plein d'un enfant !

Maltraitée par le mari qui la remplissait régulièrement, méprisée par sa belle-mère qui matronnait dans le foyer, une mestrejaira ! Quand Lucie mettait la queue de la poêle d'un côté, la belle-mère la mettait aussitôt de l'autre, manière de montrer que c'était elle qui tenait la queue de la poêle ! Surtout, se taire ! « Lenga muda es pas battuda » (langue muette n'est pas battue), elle devait connaître ce proverbe pour éviter de prendre des coups supplémentaires, car elle ne se plaignait jamais. En face la voisine qui guettait derrière son carreau, le moment propice, le départ du mari et de la belle-mère, lui apportait en cachette, *caresse à la pelote*, un peu de soupe et un sourire.

Lucie est morte, pleine de son dernier enfant.

Je laisse tomber la pelote.

Chanté :

Je suis celle qui se tait

Mais qui a envie de crier.

Je suis celle qui voudrait

Mais qui dois tout accepter.

Celle qui n'a nulle part où aller

Et qui doit voyager les yeux fermés.

Je suis la seule qui sais

Mais qui dois tout ignorer

Je suis la seule qui fais

Mais ne peux pas le montrer.

Celle qui a juste le droit de rêver

Et qui doit travailler sans s'arrêter.

Je regarde la corbeille, souris au public et je sors les 5 pelotes pour jouer avec le public.

- Vous vous rappelez comment vous avez appris à compter ?

Moi, c'est ma grand-mère quand j'étais petite, plus petite que maintenant.

Elle prenait ma main, l'ouvrait et dans la paume, du bout de son index, elle dessinait le cercle de la terre en disant :

Subra aquela planeta

Y avia una pitchota lebreta

Aquel la veguet

Aquel l'attrapet

Aquel la faset cuoiré

Aquel la manget

E lo pitchia disia piou piou piou y a pas re per yeu.

(Sur cette planète, il y avait un petit lièvre.

Celui-là l'a vu

Celui-là l'a attrapé

Celui-là l'a fait cuire

Celui-là l'a mangé

Et le petit disait, piou, piou, piou, il n'y a plus rien pour moi !)

Un jour ma mère me dit :

Chantal, prends cette pièce, va chez Denise et tu lui demandes comme ça de pain.

Elle me montra son pouce.

Et surtout sois polie, dis bonjour à Denise.

Denise, c'est notre boulangère, la femme de Pierrot. Ils sont en haut de la rue des Thermes. Leur magasin s'appelle « Au nid des friandises ». Bien sûr, elle comprend la lenga nostra. Je remonte la rue. J'ouvre la porte du Nid, petite sonnerie et Denise est là, toujours souriante. Bonjour Denise, ma mère m'envoie chercher aquel la veget et je lui montre mon pouce.

Et Denise qui connaissait l'histoire me donna un pain.

Quelques jours après, ma mère me dit :

Chantal, on a du monde pour manger. Prends le porte-monnaie et va chercher ça de pain. Elle me montra le pouce et l'index.

Et n'oublie pas de dire bonjour en entrant !

-Bonjour Denise, ma mère m'envoie chercher aquel la veget e aquel l'attrapet.

Et Denise me donna deux pains.

Une semaine après, ma mère me dit :

- Toute la ribambelle des cousins de Paris vient nous rendre visite. Prends le porte-monnaie et va chercher ça de pain. Elle me montra tous ses doigts écartés.

- Et n'oublie pas...

- de dire bonjour, je sais !

Bonjour Denise, il me faudrait aquel la veget, aquel l'attrapet, aquel la faset cuire , aquel la manget et lo pichot.

Et Denise me donna cinq pains.

Un mois après, ma mère me dit :

Chantal, c'est bientôt le mariage de ton oncle Clément. On aura de nombreux invités. Il nous faudra beaucoup de pains, va chez la boulangère et dis- lui qu'elle nous réserve ça.

Elle me montra tous les doigts de la main

- Et encore ça, et encore ça.

- Denise, il me faudrait... J'ai oublié de dire bonjour ! Bonjour Denise, il faudra réserver beaucoup de pain pour ma famille, samedi prochain :

Aquel la veget, aquel l'attrapet, aquel la faset cuire, aquel la manget, e lo pichot, et encore, aquel... Aquel... Aquel...

Mais ma pauvre Chantal, tu m'embrouilles, je ne comprends pas du tout combien de pains je dois réserver !

Mais moi, j'ai compris qu'il me fallait aller à l'école, pour apprendre à compter comme les autres enfants :1-2-3-4-5. *Je reprends les pelotes et je les range.*

Mais encore maintenant, en cachette...

Je me retourne et je compte sur mes doigts, dos au public.

Oui, je savais compter, mais c'était pour compter les étoiles que je dessinais dans le plafond de la salle de classe, mes notes, elles, ne brillaient pas

Trop distraite, disait la maîtresse. *Regarde plus souvent le plafond que le tableau !*
Bien sûr, la maîtresse, elle ne les voyait pas les étoiles !

Si je veux reprendre l'expression d'un autre habitant de la rue des Thermes, monsieur Balmelle qui tenait l'épicerie, juste à côté de chez Denise, je n'étais pas appétissée. Devenu très âgé, c'est ce qu'il disait quand on lui apportait le repas servi par la cuisine centrale.

- Siai pas gaire appétissa.

Eh bien moi, je n'étais pas appétissée par le savoir que me proposait l'école.

-Tu vas voir, m'a dit ma grand-mère, je vais te faire la tisane du grand savoir. Après une cure de sept jours, matin et soir, tu retrouveras l'appétit et la soif d'apprendre. Allons dans le jardin chercher les plantes pour la tisane.

Dans un jardin *le montrer à la cour*, digne de ce nom, il y a toujours des légumes mais aussi un coin réservé aux simples, ces plantes magiques et aromatiques.

Elle me montre une première plante aux feuilles velues et aux petites fleurs bleues. Voilà la sauge.

- Qui a de la sauge dans son jardin, n'a point besoin de médecin.

- Comment cette fleur peut donner la santé ?

- Il y a une légende qui l'explique :

On remonte à la nativité, ils sont tous en place : Marie, Joseph, l'enfant le bœuf et ... L'ânesse. C'était une ânesse, l'histoire ne le dit pas car ce sont les hommes qui ont fait l'histoire avec leur grande H. C'était une ânesse, et elle s'appelait Trotтинette.

Après la Noël, dans la grotte de Bethléem, un ange apparut en songe à Joseph et dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère, fuis-en Egypte. Car le roi Hérode recherche tous les enfants nouveaux nés pour les faire périr. Il craint pour son trône. Joseph prit l'âne, celui de la crèche, y installa le petit enfant et sa mère et en route pour l'Egypte.

Aiguilles pour rythmer le galop des chevaux puis le trottement de l'âne

Tagada, tagada, tagada, ce sont les chevaux du roi Hérode qui poursuivent la saine famille.

Taque, taque, c'est l'ânesse lourdement chargée qui essaie de galoper au plus vite.

Mais que peuvent les sabots d'un âne poursuivi par des chevaux nourris comme des légionnaires ?

Les tagada se rapprochent. Marie a si peur qu'elle demande à une rose qui dépasse le mur d'un jardin, *je prends la rose, main gauche et je la regarde :*

- Rose, jolie rose, ouvre ta corolle, pour que je puisse dans ton cœur cacher l'enfant Jésus que les soldats du méchant Hérode veulent faire mourir.

- Mais cela ne va-t-il pas abîmer mes pétales ? Je veux pouvoir dresser la tête fièrement au-dessus des autres fleurs. *Je laisse tomber la rose.*

Reprise des aiguilles, tagada, tagada, tagada. Les chevaux des soldats se rapprochent et Marie a de plus en plus peur.

Dans le champ qui borde le chemin, fleurit un grand coquelicot. *Je le prends main gauche et je le regarde.*

Coquelicot, gentil coquelicot (non, pas mesdames !), ouvre la coupe de tes pétales pour que je puisse dans ton cœur cacher l'enfant Jésus que les soldats du méchant Hérode veulent faire mourir.

-Sous le poids, ma tige va se courber, pas question de perdre ma belle couleur.

Tagada, tagada, tagada, les chevaux sont de plus en plus près. Au bord du chemin, fleurit une toute petite fleur bleue, c'est la sauge. *Je la prends main gauche et je la regarde :*

-Sauge, ma petite sœur, veux-tu cacher mon fils dans ton petit cœur bleu ?

Et la petite sauge écarte ses feuilles et ses pétales de toutes ses forces. Marie et Jésus peuvent s'y cacher tous les deux.

Une seule aiguille, main droite, Tagada, tagada, tagada, sauge main gauche, les chevaux sont tout près. Ils passent près de la sauge, mais ils n'y voient que du bleu. Ils s'éloignent. Tagada...

Alors Marie sort du cœur de la sauge, son enfant dans les bras, sauvés par la modeste petite fleur bleue. Avant de remonter sur l'âne pour l'Égypte, Marie s'adresse à elle, *je la prends et je la regarde :*

-Sauge, petite sœur, puisque tu as sauvé mon enfant, je te donne le pouvoir de sauver ceux qui souffrent de la maladie. Tu seras Salvia, la sauge, celle qui sauve.

Et c'est à cause de ce pouvoir que la sauge guérit toutes les maladies, ou presque.

Ce qui fait dire au jardinier :

- Qui a de la sauge dans son jardin n'a point besoin de médecin.

Je replante la sauge.

Vous vous rappelez que pour faire la tisane du grand savoir, il faut trois plantes ? La deuxième c'est le thym. Bien entendu, ma grand-mère connaissait sa légende :

Les soldats poursuivaient toujours Joseph et Marie *Une seule aiguille, tagada, tagada, tagada*. Les sentant proches, ils se cachent derrière une meule de paille.

Malheur ! La pointe du voile bleu de Marie restait visible.

Alors, *je prends le thym*, une touffe de thym qui poussait près de la meule se mit à grandir, à étendre ses ramilles tant qu'elle pouvait au point de devenir un buisson qui cacha le voile.

A nouveau, les soldats n’y virent que du bleu !

Depuis ce jour le thym est aussi appelé « le manteau de la mère de Dieu ». Marie le bénit en lui accordant une grande vertu médicinale. Et c’est à cause de cette propriété à vous nettoyer les boyaux que le thym, avec la sauge et l’ail pour confectionner « l’aiga bouillida », cette soupe miraculeuse qui guérit beaucoup de maladies. *Je replace le thym.*

Pour la tisane du grand savoir, il manquait une troisième plante : le romarin

L’hiver n’en finissait pas. Au printemps, les froidures duraient toujours. Sous la paille de leurs ruches, les abeilles se languissaient. Comment sortir par un froid pareil ?

La reine des abeilles alla trouver Dieu en personne.

-Seigneur, tu vois dans quel état nous met l’hiver. Dieu, nous avons besoin de ton aide. Elle le tutoie car on ne dit plus « notre père qui êtes aux cieux », mais « notre père qui es aux cieux »

Si tu veux du miel pour ta tartine du matin et de la cire pour tes cierges pascals, il faut que tu nous aides.

Dieu l’entendit et, *Je prends le romarin.*, pour le peuple des abeilles si laborieuses, il créa une plante qui fleurit deux fois l’an : le romarin qui donne des fleurs en abondance et toujours parfumées ; parfumées, disent certains, à l’odeur du Christ. *Je replace le romarin.*

Avec ces trois plantes guérisseuses, sauge, thym et romarin ma grand-mère fit la tisane du grand savoir.

- Mémé, oui, ici on ne dit pas mamie, mais mémé, c’est un peu amer. *Je fais la grimace en la reniflant*, elle ajoute une bonne cuillère du miel de ses ruches.

Cette tisane n’est pas bonne pour la bouche, mais elle est bonne pour la tête. Elle dégage le fondement et l’esprit avec.

Et, en effet, à la sortie de la cure, l’estomac et les intestins dégagés, j’avais

meilleur appétit. Tout le monde sait que l'intestin est notre deuxième cerveau !
 Meilleur appétit du ventre et meilleur appétit de la tête pour recevoir les leçons de la maîtresse. Ma grand-mère avait raison, cette tisane était bien le remède pour vous « appétisser »

Ma maîtresse d'école c'était Madame Bornet. *Je prends une aiguille, j'écris le nom en épelant les lettres*

Bornet, répétez ! et pourtant elle était loin de l'être, bornée !

A Bagnols il y avait alors deux écoles primaires : l'école publique, *un grand geste à droite pour la montrer avec l'aiguille*, dite « l'école des garçons » et, *un grand geste à gauche pour la montrer*, l'école religieuse tenue par des sœurs, dite « l'école des filles » parce qu'elle accueillait toutes les filles du village. Quand j'ai eu l'âge d'aller à l'école mon père a dit *je baisse l'aiguille le long de ma jambe*, :

- Ma filla anara à l'escola publica ! C'était sans appel pour ma mère qui devait s'incliner et se taire.

Et là je dis « merci papa ».

Madame Bornet m'a présentée à *aiguille entre la bouche*, un concours de diction départemental quand j'avais 9 ans, on dirait maintenant, concours d'éloquence ou peut-être grand oral. Et sur la scène du cinéma Trianon, j'ai déclamé : *Le sous-préfet aux champs*. Texte prémonitoire qui avait déjà un parfum de liberté ! Ça a été pour moi une révélation. J'ai remporté *aiguille entre les dents*, le concours de diction départemental mais j'ai su ce jour-là que je voulais encore et encore dire des mots en public.

Quand j'ai eu 10 ans Madame Bornet a dit à mes parents que j'étais « prête » pour entrer en sixième. Le collège était à Mende. Pas de car de ramassage à l'époque, c'était l'internat pour la semaine.

Ma mère a dit, *aiguille contre la jambe* : Elle est bien trop petite !

Mais Madame Bornet a su trouver les arguments pour convaincre mes parents de me laisser partir et c'est ainsi que j'ai pu commencer des études avec cet appétit

d'apprendre que m'avait donné ma grand-mère et, Madame... BORNET.

Je m'installe à la chaise cour et je tricote la tripe blanche, je chante :

Je suis celle qui console

De ses mains de ses paroles

Je suis celle qui cajole

Dans le fond des casseroles

Celle dont les bras inlassablement

Guérissent les blessures du temps.

Même dans l'ombre, les femmes ont joué un rôle indispensable. C'étaient elles qui construisaient la base.

Léontine Blanc était blanchisseuse ! Pas étonnant avec un nom pareil, de quoi laver plus blanc que blanc ! Coluche ne la connaissait pas ! Son mari, c'était Le Blancou. Non seulement elle lavait les draps et le linge des hôtels au lavoir, mais aussi les ventres des cochons. Une « tripoteuse », quoi ! Quand c'était le moment de tuer le porc et de faire les saucisses et le boudin, on faisait appel à ses services pour laver les tripes. Quand elle venait chez moi, je la revois agenouillée devant la source qui coulait dans notre grange. Elle prenait délicatement chaque boyau, *Je fais les gestes*, y enfilait deux aiguilles qu'elle faisait glisser pour faire partir la graisse et le remplissait d'eau claire pour vérifier s'il n'était pas percé. S'il était troué, elle faisait un petit nœud. Il fallait manipuler le boyau avec beaucoup de précaution, comme on déroule un bas de nylon avec la crainte de le faire filer avec les ongles. Aussi, elle avait des mains aux ongles courts, rougies et crevassées par le froid de l'eau qu'elle tripotait sans cesse, car elle était appelée dans toutes les maisons où l'on charcutait le cochon, un peu comme la sage-femme qui accouchait à domicile. En échange de ses services, on lui offrait un panier de charcutaille.

Un jour ce sont ses intestins à elle qui ont montré des signes de faiblesse. On a dû

lui faire un nettoyage, pour l'examiner. On dirait sûrement maintenant, une coloscopie ! Pendant qu'elle était hospitalisée, son mari, le Blancou, entreprit de se faire à manger. Comme il n'avait jamais touché une queue de padela, il opta pour ce qui lui parut le plus simple : des nouilles. Pour les lozériens, les nouilles, ce sont les macaronis ! *Je pose les aiguilles*, Il versa directement une poignée de macaronis dans une poêle chaude et attendit. Ce jour-là, il n'eut rien dans son assiette ! Il racontait à ma mère « Avia bota los macaronis dins la padela, e quo saltaba, quo saltaba pertot. E era durs comma las pierras, quo era jamai coit ! »

(J'avais mis les macaronis dans la poêle et ça sautait partout. Ils étaient durs comme de la pierre et n'étaient jamais cuits !)

Il a reconnu par la suite : Phrase qui pourrait alimenter toute une réflexion philosophique !

« Sens una femna, n'on po pas mangar », ce qui veut dire ? Sans une femme, on ne peut pas ? *J'interroge le public.*

Chanté :

Je suis une magicienne

Une douce musicienne

Une fée de tous les jours

La sorcière de toujours.

Celle qui tisse de sa bienveillance

Les fils de la toile de la confiance.

Certaines femmes de l'ombre avaient des pouvoirs quasi divins, mais elles ne grimpaient pas sur les toits pour le claironner comme peuvent faire certains mâles en mal de reconnaissance.

Au Crouzet, à 2 km d'ici, Anaïs était « rebouteuse », du verbe « botar » (mettre).

Elle remettait en place, les chevilles tordues, les poignets luxés, les épaules déboîtées.

Un jour, je devais avoir 6/7 ans, je jouais avec mon chien sur un chemin plein de cailloux. *Je souris, je vais chercher dans le berceau deux pelotes/balles et je les lance en l'air. Je laisse tomber les pelotes, j'en ai une dans chaque main, avec un fil qui pend...Et tout à coup, patatras !*

Je pleurais en boitant pour retrouver mes parents. Le chien gémissait aussi en traînant sa patte. Quand il nous a vus mon père a dit : Aven fa la cabucada totes dos ? (*Vous avez fait la culbute tous les deux ?*) Cha anar veira la rebellieira. (Celle qui rhabille). Il nous a chargés tous les deux dans la remorque du motoculteur et nous a conduits chez Marie, je *la fais exister*, une grande femme, aux mains larges comme les battoirs qui servent à battre le linge. De peur, je me suis aussitôt abritée dans le dos de mon père et j'ai poussé mon chien devant. *Je pose ma pelote sur la chaise*, et j'ai pleuré encore plus fort. Pour me rassurer, elle a commencé par mon chien *je rembobine la pelote du chien* qui après un petit cri a cessé de gémir. Elle s'est ensuite occupée de ma cheville, *je rembobine ma pelote* et la douleur s'est arrêtée avec mes larmes. Elle aussi, était payée en nature, elle ne réclamait jamais d'argent pour ses services.

Un jour un monsieur lui a apporté un coq. Un magnifique coq Brahmane, à la queue multicolore. Marie, dans un premier temps a cru que c'était un cadeau qui devait finir dans sa cocotte à elle. Elle a failli renvoyer le visiteur. Mais il a insisté, c'était un coq de collection ! Alors, elle l'a redressé et le coq s'est remis sur ses pattes.

Elle était redresseuse de TORS, mais pas de TORT !

Marie savait « rhabiller » beaucoup d'articulations mais pas les désarticulés du cerveau ! Dommage, car elle aurait eu beaucoup de travail !

Un peu plus haut dans la montagne, à Auriac, habitait Maria.

Elle avait le « don », celui que même Prométhée, le voleur de feu, aujourd'hui lui envierait, le don d'arrêter le feu. C'est sa tante qui avait le don. *Je prends la*

pelote, main gauche.

Au départ, c'était sa tante Junie qui possédait le don. Elle habitait le village dans la vallée. Comme elle se fatiguait de devoir monter à Auriac, chaque fois qu'une brebis se faisait mordre par une vipère, ses jambes se faisaient vieilles pour l'escalade, elle a transmis le don à Maria, *la pelote change de main*. Elle avait 14 ans. Au début elle n'osait pas. A l'insu de ses parents elle a commencé à soigner les brebis qui s'étaient fait mordre par des vipères. Car elle pouvait enlever aussi le venin d'un serpent. Un jour le chien d'un chasseur a posé sa truffe sur une vipère. La tête du chien a enflé au point que le maître désespéré a dit : *Aquel partara leu ! (Celui-là partira bientôt !)*

Elle y est allée, *je dévide la pelote autour de la chaise*, elle s'est occupée du chien et deux jours après, il était guéri. Le maître en la regardant a dit : *Aqui y a quicon ! (Là, il y a quelque chose !)* Intraduisible, peut-être les jeunes diraient j'hallucine, ou bien respect ! *Je reste derrière la chaise.*

Une autre fois c'est un enfant qui en tirant sur la queue de la casserole s'est renversé l'eau bouillante sur le ventre. Tous les gens criaient et le village était en ébullition. *Quanta catastropha ! S'en tirara pas ! Cha anar cercar lo curat ! (Quelle catastrophe ! Il ne s'en sortira pas ! Il faut aller chercher le curé !)* Maria a écarté tous les badauds, *Lo gamin plora, es pas mort ! (Le gamin pleure, il n'est pas mort !)* Elle n'a gardé avec elle que la mère. *Je dévide la pelote autour de la chaise.* Elle a déshabillé l'enfant. Une partie de la peau était collée aux vêtements. Elle l'a fait boire. Elle a touché le ventre et a rendu l'enfant à la mère bouleversée

- *M'appellaras quand se réveillara. Se pissa es un bon signa ! (Tu m'appelleras quand il se réveillera, s'il pisser, c'est un bon signe) J'arrête le soin. Et il a pissé !*

Un homme du village a dit à Maria : *quand sara guerit, yeu sarai papa !*

- *Mesfisa te, de papa, n'y a maï d'un ! (Méfie-toi, des papes il y en a plusieurs et ce n'est pas toi qu'on viendra chercher en premier s'il en faut un !)* *Devant le public :*

Elle pouvait guérir toutes les maladies de peau, de l'eczéma au psoriasis, enlever les verrues, soulager les zonas et surtout apaiser toutes les brûlures, même les

plus cuisantes. Non, pas celles du cœur ! Et elle a toujours soigné avec son cœur, sans demander d'argent. Juste parce qu'elle se devait de faire du bien aux gens.

Chanté :

Je suis une magicienne

Une douce musicienne

Une fée de tous les jours

La sorcière de toujours.

Quand ma grand-mère met la main dans la poche de son tablier, elle en sort toujours une poignée d'étoiles.

Je me mets devant la corbeille, je regarde en haut à droite

- Mémé, dis mémé, tu veux bien me prêter tes lunettes ?
- Mais, ma chérie, tu n'en as pas besoin, tu as de bons yeux.
- Non, ils ne voient pas clair comme les tiens.
- Et qu'est-ce qu'ils voient les miens que les tiens ne voient pas ?
- Ils voient des bonhommes dans la lune, des fées dans les fleurs des cerisiers et des diamants dans les flocons de neige. Tu as sûrement des lunettes spéciales !
- Ah, ça ne vient pas de mes lunettes, il faut juste apprendre à ouvrir les yeux et à laisser entrer la lumière.
- Tu veux dire qu'il faut leur mettre l'électricité ?
- En quelque sorte et c'est facile.
- Alors voilà pourquoi toi, tes yeux brillent derrière tes carreaux et pas tout le monde.
- Tout le monde a une petite flamme dans les yeux, mais il faut l'entretenir sinon

on a les yeux éteints.

Alors, mémé, mets-moi l'électricité, mais je ne veux pas m'électrocuter ! hi, hi, hi.

Elle me serre dans ses bras.

Je me mets avant-scène, au public :

Ce soir, nous sommes tous les cinq autour de la table. Mes parents sont remontés de l'étable. Ma mère a mis sur la table, plutôt sur la toile cirée blanche où des poules rouges perdent leur couleur à force de picorer, le fait-tout en fonte où la soupe a cuit avec un bon morceau de lard. Mais ce soir-là, ce n'est pas l'odeur de la soupe qui parfume la pièce, tous les visages sont tendus et graves.

Mon père commence à couper le pain avec cet air soucieux qu'il a lorsque l'orage menace le foin sec : *jambes écartées, mains ouvertes :*

Sabi pas de qué von mangar los porcs. Y a pas gaire de truffas aquesta annada ! Qu'ò era trop sec ! (*je ne sais pas ce que vont manger les cochons, il y a peu de patates cette année, c'était trop sec*)

- Ah non, j'espère qu'il en restera pour nous car j'adore les patates à la poêle !

Ma mère, *centre mains qui se tordent*, aussi est contrariée :

- Las fabas on pas donna. Porai pas fairé de conservas ! (Les haricots n'ont pas donné, je ne pourrai pas faire des conserves)

Ça tombe bien, je déteste les haricots verts !

Mon frère, *gauche, droit*, y va aussi de son refrain :

- Notre vache, La Marcada, ne boit plus ! C'est sûrement la grippe des vaches !

- Et moi, la maîtresse m'a tiré les oreilles parce que je ne connaissais pas ma table de multiplication par neuf. Il faut bien que je me plaigne un peu aussi !

Ma grand-mère a dit alors :

- Bon, puisque c'est comme ça, je vais vous faire une bonne soupe de lune. A quo

anara miel après ! (*Ça ira mieux ensuite*)

Dans le placard, elle prend la plus grande des soupières, la remplit d'eau, *je prends la corbeille et la pose à côté des simples* et descend dans le jardin. Bien sûr je la suis. Dans le jardin, elle pose la soupière dans une allée, entre les choux et les poireaux.

- Chantal, regarde le ciel !

Magnifique ! La lune, brillante, toute ronde est dans le ciel.

- Regarde dans la soupière maintenant.

Ouah ! la lune est aussi dans la soupière et la remplit de sa lumière dorée.

- Chantal, avec la cuillère, touille, remue dans la soupière. Il faut que la lune se mélange bien à l'eau et qu'elle fonde, comme el sucre dans le café.

Je remue, fascinée par cet or liquide dont la soupière est remplie.

Puis un nuage cache la lune dans le ciel.

- Mémé, la lune a fondu !

- ça veut dire que la soupe de lune est prête. A table, invite ma grand-mère. *Je transporte la corbeille avec précaution, au centre de la scène.*

Sur la table elle pose la soupière et verse cette soupe du miracle dans le creux de chaque assiette. *Juste un geste.* En silence, comme dans une église, chacun boit sa soupe de lune.

Et les têtes de chacun se vident des soucis dont elles étaient encombrées.

- Y a pas gaire de truffas mas pouden donnar de farina d'orgé al porc. (*Il n'y a pas beaucoup de patates, mais on pourra donner de la farine d'orge au cochon.*)

- Oui, c'est très bien l'orge pour les cochons !

- Ai pas pu faire de conservas de fabes mes y agut de pezes. (*Je n'ai pas pu faire des conserves de haricots, mais j'ai fait des petits pois.*)

(Tant mieux je préfère les petits pois et les carottes aux haricots !)

- Je vais soigner la Marcada avec l'aiga bullida et sa grippe passera dans la journée, a dit mon frère plein d'entrain.

- Et moi, je vais l'apprendre cette table de multiplication de neuf par cœur, je n'ai pas envie d'avoir des oreilles d'ânesse.

Pour chacune de nos petites blessures, pour chacun de nos petits malheurs, ma grand-mère connaît la soupe qui guérit : l'aiga bullida pour les maladies de ventre, la tisane du grand savoir qui dégage le cerveau et la soupe de lune pour effacer les soucis. C'est vrai que quand on a pu boire la lune, on se sent mieux, légers et surtout plus éclairés !

Je vais vers le berceau, côté jardin. Finalement, nos grands-mères étaient des sortes de bonnes sorcières. Elles se sont battues, souvent sans rien dire pour que nous puissions avoir chacune une place et une parole. Celles qui serraient les dents alors qu'elles avaient envie de crier, celles qui voulaient se redresser mais qui se résignaient parce qu'il le fallait, pour les enfants, pour la maison, celles qui restaient parce qu'elles n'avaient nulle part où aller, celles qu'on faisait travailler comme des bêtes de somme.

Elles méritent notre admiration et notre respect. *Je prends l'écharpe et je la mets Je montre au public toute une série de pelotes,* toutes ces femmes m'ont nourrie de leur silence, de leur courage, de leur souffrance, de leur savoir, de leur patience, de leur résistance. Elles ont construit la femme que je suis devenue, une femme libre dans sa parole et dans sa vie. Je suis fière d'être une sorcière comme les autres.

Taisa-te, parlaras quan lo fuoc sera tuat.(Tais-toi, tu parleras quand le feu sera éteint !)

Eh bien Non. Je n'attendrai pas que le feu s'éteigne pour parler et même je parlerai au milieu des flammes vives. Et je ne suis pas la seule. *Je montre au public toutes sortes de pelotes,* de nombreuses autres sorcières, des petites, des moyennes, des grandes, des de toutes tailles, de toutes couleurs, des droites et

des tordues, des rondes et des plates. Elles prennent le relai et se transmettent la flamme Olympique, la flamme D'Olympe, Olympe de Gouge, celle qui a écrit en 1791 la déclaration des droits de la femme et de la citoyenne et qui a fini sur l'échafaud en 1793. La flamme d'Olympe, le flambeau de la liberté qui ne s'éteindra jamais.

Chanté

Regardez-moi

Ecoutez-moi

Car je suis là !

Nous sommes là.